

AVERTISSEMENT CONCERNANT MA VIE

Il y a encore quelques mois, je croyais en mes souvenirs les plus nets et doutais des autres parce qu'ils étaient nébuleux ou communs. Maintenant, je doute de tout.

J'ai comparé des faits avec des objets ayant survécu à cette époque, et je me suis aperçue que ce que j'élevais au rang de « souvenir incontestable » est tout aussi discutable ou en passe de le devenir.

À titre d'exemple, en 1974, je me rappelais avec exactitude ma tante levant son verre le jour de l'An en disant : « C'est incroyable, on est déjà en 1974. »

Eh bien, si je dois entrer dans les détails, tout ce dont je suis absolument sûre, c'est que ma tante a dit en 1974 quelque chose à propos du temps qui passe à toute allure. C'était le jour de l'An ou à Noël, avant ou après un toast et, si ça se trouve, le mot « incroyable » n'a même pas été prononcé.

J'ai découvert avec étonnement, grâce à une photographie prise sur la tombe de ma tante, que cette dernière a été enterrée le 5 août 1970.

Malgré cette révélation anachronique, j'ai ressenti le besoin impérieux de reconstruire ma vie. Peu importe si j'ai été fidèle à mon passé ou à ce que je suppose être mon passé, cela revient au même. Tout au moins pour moi.

La mémoire n'existe pas. Elle est morte en 1970, en état d'ébriété.

Paradoxalement, je n'ai en tout et pour tout qu'un passé apocryphe. Ce présent est d'une telle inutilité qu'il n'est là que pour servir de support à cette énormité si amorphe et incertaine qu'elle est restée en arrière.

J'ai bâti ce récit comme un processus digestif, partant du début – s'approcher d'une assiette – pour arriver à la fin – se débarrasser des aliments ingérés.

Vous observerez aussi l'usage indifférent de temps passés ou présents : j'ai toujours vécu ainsi, sans savoir distinguer l'avant de l'après.

Organisez-moi comme bon vous semblera.

Et n'ayez pas pitié de moi, qui n'ai jamais pleuré sur le sort de personne.

MARÍA BERNABÉ CASTELAR
(D'une traite)

PRÈS DE L'ASSIETTE

Je n'étais rien, je pouvais donc tout me permettre.

WITOLD GOMBROWICZ

Aussi loin que je m'en souviene, j'ai toujours été grosse et malheureuse. Pourtant, dans mes rêves, je portais des grelots ou pissais furieusement dans une fiole.

Je me revois courant dans les prairies immaculées de mon enfance, malheureuse et en sueur.

Je cachais des secrets derrière le fauteuil. Des choses inutilisables mais fraîches. Ciseaux, petites cuillères. Je les passais sur mon visage toujours échauffé par la fureur d'être et de penser comme une grosse bonne femme de trente-neuf ans.

Mes parents s'éclipsaient à des soirées et dans les vignes, et je fumais ce que l'employée m'avait laissé dans le cendrier de service.

Être fille unique m'a permis d'être malheureuse sans témoins. Mais j'observais avec rancœur la famille nombreuse qui habitait en face. Là, nul n'était indispensable. Si quelqu'un manquait, personne ne le remarquait.

Dans mon cas, la présence était un facteur-clé. Mes parents m'inspectaient les oreilles tous les matins.

Les jours de mon enfance étaient une succession de moments interminables sans début ni fin. Tout s'éternisait plus que la normale. La nuit s'étalait sur le matin et, ensemble, ils s'abattaient sur l'après-midi, sans limites clairement définies.

Chez moi, il faisait jour dans certaines pièces tandis que dans d'autres, la lune éclairait le marbre. Toutes les sai-

sons étaient présentes simultanément. Ma mère préférait le balcon d'hiver, mon père la chaleur des cabinets de toilette. Moi, je jouissais de l'indéfinition tempérée de la salle de jeu.

Après avoir bu un jus d'orange fraîchement pressée, je goûtais les confitures sur diverses sortes de pain, grillés ou non. Je consacrais des heures à la déglutition matinale. Un voisin passait me prendre pour m'emmener à l'école, donnée non négligeable car j'ai toujours fréquenté des établissements lointains. Nous parcourions la moitié de la province. Heureusement, on m'attendait pour commencer les cours. Le voisin était un chauffeur de taxi sans papiers qui lavait tout le temps sa voiture.

Je me rappelle mon corps déformé luttant avec le tissu à carreaux pour obtenir sa liberté. Je sentais les regards méprisants qui se posaient sur moi quand je descendais de voiture. Mes camarades étaient grands et rubiconds. Tous avaient des dents parfaites et un parfum de crème démêlante.

Ces beaux morceaux devaient cependant attendre que la grosse sonne le début de la journée. Nous avons toujours eu des contacts au ministère.

Malgré ma taille, j'étais bonne en gymnastique. Très résistante, j'avais l'endurance d'une coureuse de fond. Je finissais systématiquement deuxième car la première place étant attribuée à tour de rôle, je préférais toujours rester au second plan.

Pour des raisons d'ordre psychologique, je n'ai jamais pu sauter sur le cheval d'arçon. Dès que la file d'attente se formait, j'allais aux toilettes.

J'étais une élève médiocre. Je calculais de manière approximative. « Tu n'auras pas besoin des maths », me serinait la bonne à rien de service en tablier blanc.

2

La faim me sort par la bouche. Pourtant mon corps est trop lourd pour que je continue d'engloutir. Ces derniers jours, j'ai pris plusieurs kilos. Je ne supporte pas les contours nets de l'existence : mes bourrelets se confondent avec le fauteuil dans lequel je suis calée.

La femme qui m'aidait est partie il y a des milliers de desserts. Maintenant je commande tout par téléphone. Dans cette ville de squelettes vengeurs, je crois que je suis la première à m'être fixé un objectif aussi grassex. Je veux exploser.

Mon corps est mon discours. J'espère que quelqu'un me comprendra.

3

La première fois que la fille du chauffeur de taxi est venue jouer dans mon jardin, elle a dit : Oh, une esplanade ! Et ne m'a ensuite plus jamais adressé la parole. Elle a passé trois heures à se jeter du haut du toboggan et à se balancer rageusement. C'était mon problème. Trop riche pour la classe moyenne, trop grosse pour la haute société. L'idée m'est venue de créer un club et j'ai passé des petites annonces conçues par mon professeur particulier, un architecte imberbe, mais personne n'a répondu à l'appel. J'étais un cas unique. Énorme dans tous les sens du terme. Je me suis quand même désignée présidente et membre

honoraire. Mon professeur a également dessiné ma carte de membre, qui avait une bande magnétique et un code barre. J'ai beaucoup pleuré le jour où le comité directeur s'est réuni. Ce n'est qu'à ce moment-là que je me suis rendu compte que j'étais seule. J'ai brûlé la carte, la casquette, les fanions et le poster avec les tas de feuilles mortes qu'avait laissés le jardinier.

4

Comme mon père travaillait constamment, ma mère n'avait pas besoin de lui. Il ne m'a pas vue naître et je me demande s'il était là au moment de ma conception. Il avait les yeux verts, la peau laiteuse et les pieds plats. Moi, en revanche, je ressemble au jardinier. J'ai le teint sombre.

Ma mère chantait dans la chorale de l'église et se faisait des brushings. Elle était deux fois moins lourde que moi. Personne ne comprenait comment elle avait pu accoucher d'une telle enfant. Nous n'échangions pas de câlins et elle ne m'a jamais parlé gentiment mais, chez nous, il n'y avait pas de conversations. Nous pratiquions l'ellipse, la synecdoque ou le silence.

Le jour de mes sept ans, ils m'ont étonnée en m'offrant un tricycle à musique que mon père avait rapporté des États-Unis. C'était un engin immense et criard avec des phares et des fils électriques, ce qui m'obligeait à parcourir toujours le même trajet inutile pour ne pas me débrancher. Les filles du quartier se groupaient devant la grille et me regardaient faire le tour des magnolias.